

Lè felhiès à Dzegnolet

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 42

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185373>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

un petit frisson parcourt votre épiderme, et on murmure avec un soupir :

— Allons ! Il va falloir fermer la fenêtre le soir et renouveler les provisions de bois.

Il me semble que chaque année les almanachs avancent de quelques jours leur apparition fatidique. On en viendra, si cela continue, à les antider d'un an, comme on antider déjà d'un jour les journaux quotidiens. C'est vraiment merveille que de lire trois mois à l'avance, les divers pronostics des mois d'une année non encore sonnée. L'Almanach Liégeois, par exemple, n'est nullement embarrassé par cette précocité de publication ; il prédit minutieusement, jour par jour, la température de l'an qui vient. Je prends, par exemple, le mois de juillet, le plus chaud de tous les mois. Je trouve ceci :

« Les 1^{er} et 2, fortes chaleurs. Le 3, insolation à redouter. Le 4, orages. Le 5, couvert. Le 6, beau. »

C'est précis ; eh bien, vous allez voir mieux encore :

« Le 7, à 1 heure 31 minutes du soir, orages. »

Trouvez-moi un astronome, un membre du bureau des longitudes, un savant quelconque, en un mot, qui, au mois d'octobre 1879, soit capable de vous prédire exactement non pas seulement l'orage qui éclatera le 7 juillet 1880, mais encore l'heure juste, à une minute près, à laquelle éclatera cet orage. Vous n'y parviendrez pas. Le Liégeois, lui, n'hésite pas, il vous dit : « L'orage du 7 éclatera à 1 heure 31 minutes du soir. » Remarquez bien qu'il ne dit pas 30 minutes, qu'il ne dit même pas 32 ; non, il dit 31. L'orage éclatera à 1 heure 31.

A la suite des prédictions mensuelles, cet almanach a l'habitude de donner à ses contemporains, dans un quatrain élégant, des conseils pleins de sagesse et de sens. Pour juillet, voici le conseil :

Sur la fin du jour prends un bain :
Pour la santé rien de plus sain.
Sois gai, mange peu, bois de même :
Voilà le remède suprême.

« Sois gai » est une vraie trouvaille. Dans tous les autres mois de l'année, on a le droit d'être triste. La santé n'en reçoit nulle atteinte. Mais si au mois de juillet vous n'êtes pas gai, vous aurez beau manger peu, boire de même et prendre un bain à la fin du jour, vous êtes flambé.

De certaines façons de parler.

On ferait un dictionnaire de toutes les expressions blessantes que l'on emploie sans intention de blesser. J'avais un grand cousin qui ne s'adressait jamais à personne sans lui dire : *Mon pauvre...* A moi, par exemple, c'était : *Mon pauvre Jean*, à ma sœur c'était : *Ma pauvre Julie*. Et *mon pauvre père* et *mon pauvre ami* ! Enfin il appauvissait tout le monde. Le plus souvent l'expression ne semblait que trop juste ; la classe la plus nombreuse étant, comme on sait, la plus pauvre. Mais quelquefois cette épithète, jetée au hasard, tombait sur les plus gros financiers.

Si mon grand cousin avait vécu dans l'intimité du plus riche de nos concitoyens, nul doute qu'il ne l'eût appelé *mon pauvre*..... vingt fois par heure. Nous étions habitués à ce langage et n'y faisons plus attention. Mais un jour il eut affaire à quelqu'un de moins raisonnable, ou, si l'on veut, de moins indulgent. C'était un voisin, homme susceptible et morose s'il en fut. Il était venu parler d'affaires à mon cousin, et celui-ci eut bientôt lâché cinq ou six fois l'expression qui lui était si familière. A chaque récurrence, la figure de l'interlocuteur se rembrunissait davantage, si bien que mon cousin vint à s'en apercevoir. « Qu'avez-vous donc, *mon pauvre voisin* ? » lui dit-il avec l'air du plus tendre intérêt. — « Encore ! s'écria l'autre en colère. — Ah ! ça, je n'entends pas ce que... — Moi, je n'entends que trop. — Mais, *mon pauvre*... — N'achevez pas ; c'est outrageant à la fin ! — Au nom du ciel, *mon pauvre*..... — C'en est trop. Je ne suis à la charge de personne, entendez-vous, et de vous moins que de tout autre. » Et sans attendre une réponse, il sort brusquement, rejetant la porte avec violence, et descend les degrés quatre à quatre. Mon cousin, qui n'y comprend rien, le poursuit, et l'épithète malencontreuse est tellement pour lui un de ces mots d'habitude auxquels on n'attache aucune idée, qu'on l'entend crier à tue-tête dans l'escalier : « Mais *mon pauvre voisin*, venez donc ! Revenez, *mon pauvre voisin* ! »

Une locution dès longtemps acclimatée dans la salle du grand conseil produit le même effet sur moi, qui ne suis pourtant ni susceptible ni morose. C'est le fameux NOTRE PEUPLE, qui s'encadre si souvent dans les périodes oratoires. NOTRE PEUPLE n'est pas *mûr*, etc. *Il faut instruire NOTRE PEUPLE*. Qu'est-ce à dire ? Sommes-nous le peuple du grand conseil ? Un roi dit quelquefois : *mon peuple*, d'accord. Mais si le pronom possessif est convenable dans sa bouche, j'en conclus qu'il est malsonnant, inconstitutionnel dans la bouche des orateurs Vaudois. A nous de dire : NOS MANDATAIRES. Ils sont là haut par nous et pour nous. Entendons-nous cependant. Peut-être ces messieurs, pénétrés de l'idée de la souveraineté populaire, attachent-ils aux termes incriminés une signification toute nouvelle. Peut-être disent-ils *notre peuple*, comme des ouvriers et des commis pourraient dire : *notre maître*, *notre bourgeois*. Amen ! Mais l'expression est tout au moins équivoque, sujette aux interprétations sinistres, et si les orateurs tiennent à leur pronom possessif, s'ils veulent absolument dire *notre* en parlant de nous, je les prie et les somme au besoin de dire : NOTRE SOUVERAIN.

(Un abonné).

Lè felhiès à Dzegnolet

Dzegnolet, lo carbatier, étai restà vévo à la moo dè sa fenna, et tegnâi tot parâi adé avoué sé duès felhiès la pinta qu'on lâi dit lo Café fédérat. Sè felhiès, la Françoise et la Marienne étiont dâi bounès dzeins que n'aviont jamé z'u lisi d'avâi dâi bounamis, po cein binsu que l'occajon ne sé pre-

seintâ pas. Quand l'est que lo père Dzegnolet vegne à veri lè ge, ne cliousiront pas la cambuse et lè duès schères restiront carbatiérés et l'affèrè alla adé bin. L'aviont onna crouselhie peindiâ à l'photo et quand l'âo catsetta dè fâordâi étai plieinna dè mounia, la vouedivont dein la crouselhie.

On dzo dè faire, que l'aviont z'u gaillâ dè mondo, la crouselhie s'étai quasu reimpliâie et coumeint l'étiot tant accouâitiés po servi et po traci du la tsambra à bâirè à la cava, sè trovâ on larro que s'einfatâ à l'photo, que dépeinde la crouselhie et que décampâ avoué sein tambou ni trompette. Quand la Marienne ve qu'on l'âo z'avâi robâ l'âo z'ardzeint, le sè mettâ à criâ sa schéra :

— Françoise ! Françoise !... on a roba la crouselhie !

La Françoise tracè vito âo pâilo vouâiti dein lo teriâo dè la trabilia, iô le mettiont la cliâ de clia crouselhie, po vairè se l'âi étai adé et quand le ve que l'âi étai onco, le la preind et revint ein rizeint vai la Marienne la l'âi montrâ et l'âi dit :

— Que cein fâ-te qu'on larro aussè la crouselhie, pisque n'ein adé la cliâ !

On nous écrit : « Bien baptisé le 1879 ; mes félicitations à son parrain. Evidemment, lorsqu'on verra quelqu'un chanceler et battre les murs sous l'influence de ce vin, on dira : « En voilà un qui a reçu un fameux coup de zagaie. »

Les traits qu'on décoche depuis quelques mois contre notre administration communale pleuvent, et l'on peut juger de la position qui lui est faite par ce mot, du reste fort spirituel, d'un municipal qu'un Lausannois agonisait pour la troisième fois au sujet de l'impôt. « Taisez-vous, lui dit-il impatienté, ne criez pas tant contre la Municipalité ; vous mériteriez d'en être ! »

Un mot saisi au passage, sur la place de la Palud :

— Faites-moi le grand plaisir de me prêter 20 francs.

— Je suis fâché, mais je ne les ai pas sur moi.

— Et à la maison ?

— A la maison?... tout le monde est bien.

Un négociant de Lausanne qui a l'habitude de faire chaque année un cadeau à un de ses amis, propriétaire de vignes à Morges, à l'occasion de sa fête, disait l'autre jour à sa femme : Tant pis, je suis bien décidé à ne point faire de cadeau à mon ami B., cette année.

— Mais cela ne se peut pas, mon cher, tu l'as fait les années précédentes et tu ne peux t'en dispenser.

— Peu m'importe, je ne lui donnerai rien.

— Mais pourquoi donc ?

— Eh bien ! franchement, c'est que j'ai peur qu'il m'envoie des raisins.

Un des familiers de la maison de Cham, étant un jour à dîner chez lui, cassa la chaise sur laquelle il était assis. Pour se faire pardonner, il avait envoyé un fauteuil Pompadour des plus coquets. Le lendemain, il recevait de Cham la lettre suivante :

Merci, cher ami, de ton charmant envoi. Sois sûr, désormais, que lorsque tu viendras nous voir, s'il y a dans la maison un siège d'une solidité un peu douteuse, il sera pour toi.

Merci et cordialement

CHAM.

P. S. — L'autre jour, en te serrant la main, j'ai fait craquer un de mes gants : je pense que tu pourrais bien m'en envoyer une nouvelle paire ?

— T'as bin too dè tant bâire, desâi cauquon à n'on soulon ; lo vin t'è fâ brelantsi que t'è faut adé t'è teni âi mourets.

— Oh ! que na, que n'és pas too dè trâo bâire, que repond l'autro ; mâ ne dévetré pas martsî quand y'é bu.

Le premier début de nos artistes dramatiques a été très favorablement accueilli. La salle était loin d'être remplie, il est vrai, mais l'animation et la gaieté en ont comblé les vides. A première vue, chacun a pu se convaincre que M. Andraud a su réunir tous les éléments d'une bonne troupe. Nous nous abstenons de les juger individuellement aujourd'hui ; mais tout nous fait espérer que nous n'aurons à leur dire, dans la suite, que des choses agréables. Puissent-ils, dès le début, être encouragés par l'appui et la sympathie de la population lausannoise.

Le mot de l'énigme du précédent numéro est : *Rivière ou Fleuve*. La prime est échue à Mlle Florence Gutzwiller, à Lausanne.

Théâtre de Lausanne. — Dimanche 19 octobre : **LE BOSSU**, ou le petit parisien, drame à grand spectacle. — Admission des billets du dimanche et des attestations. Bureaux à 7 heures, rideau à 7 1/2.

L. MONNET.

Pour paraître prochainement : CAUSERIES DU CONTEUR VAUDOIS

ÉDITÉES PAR LOUIS MONNET

3^{me} SÉRIE

1 volume in-12, de 160 pages, imprimé sur beau papier.
Prix pour les souscripteurs, 1 fr. 50. — En librairie, 2 francs.

LE CONTEUR VAUDOIS, qui a maintenant atteint sa 17^{me} année a publié dans ses commencements, et alors qu'il n'avait que quelques centaines d'abonnés, nombre d'amusantes productions, aujourd'hui totalement inconnues de la plupart de nos lecteurs. C'est dans le but de les réunir et pour répondre au désir exprimé par les nombreux souscripteurs des précédentes séries des CAUSERIES, que nous publions la troisième. Nous espérons en augmenter l'attrait par l'adjonction de plusieurs morceaux patois ou français *entièrement inédits*. — Adresser les souscriptions au Bureau du *Conteur vaudois*.